Quelques mots avec Jonathan Buchsbaum...

Jonathan Buchsbaum est professeur émérite au Queens College, City University of New York, où il a été militant syndicaliste. Il a notamment travaillé sur le cinéma politique et militant et le cinéma français. Il a écrit trois livres : Cinéma Engagé: Film in the Popular Front (1988); Cinema and the Sandinistas: Filmmaking in Revolutionary Nicaragua (2003); Exception Taken: How France Has Defied Hollywood's New World Order (2017). Il travaille actuellement sur l'histoire des cinémas d'art et essai en France.



Eagle photo by Victoria Merlino.

Pourriez-vous nous parler de votre parcours au sein de la City University of New York?

Je suis à la retraite maintenant, mais j'ai effectué ma carrière au sein de la City University of New York, une université publique à New-York qui accueille environ 250 000 étudiants. Je faisais partie du département des Media Studies, mais j'ai fait mes études pour mon doctorat en Cinema Studies, qui ont évolué pour devenir les Media Studies.

«J'ai grandi avec la discipline»

Quand j'ai commencé dans la discipline, les cinema studies n'en étaient qu'à leurs balbutiements. J'ai grandi avec la discipline. Elle s'est depuis beaucoup professionalisée, peut-être un peu trop à mon goût. Au début, quand j'étais étudiant à l'université, aucun professeur n'avait un doctorat. C'était une période de découverte, ce qui m'a beaucoup plu.

J'ai vu plus tard que les professeurs plus jeunes que moi avaient plutôt une formation académique, un peu plus restreinte que la mienne. Les choses changent, c'est comme ça, mais c'est une chose qui m'a marquée en faisant le bilan de ma carrière. Je suis chanceux d'avoir eu l'opportunité de faire ce que je voulais, je ne peux pas me plaindre!

Comment en êtes-vous venu à vous pencher sur le cas du cinéma militant nicaraguayen?

Pour des raisons diverses, j'ai choisi de faire ma thèse sur le cinéma indépendant et politique à l'époque du Front Populaire ici, en France. J'ai choisi ce sujet parce que le cinéma militant au sein d'autres pays démocratiques au cours de la même période avait déjà été étudié. Il y avait donc, même en France, une brèche dans la recherche à ce sujet. Le sujet du Front Populaire n'avait pas été abordé par les universitaires.

C'est comme ça que je me suis initié au cinéma français plus ancien. Après avoir conduit des entretiens avec des personnes d'environ 70 ans qui me racontaient leurs souvenirs d'expériences passées, je me suis demandé comment les gens à ce moment-là, au cours des années 80, construisaient le cinéma militant. C'est à ce moment que j'ai décidé de me tourner vers le Nicaragua, puisqu'il s'y produisait une révolution, qui a triomphé en 1979.



Jonathan Buchsbaum le 17 novembre 2026 lors de la conférence « Nicaragua : du cinéma militant au cinéma social », organisée par Andrea Cabezas Vargas.

Je voulais apprendre l'espagnol, découvrir un cinéma militant actuel, vivre dans une culture révolutionnaire, mais aussi vivre dans un pays en opposition aux Etats-Unis, puisque j'étais en faveur de la révolution Sandiniste.

Je me suis donc rendu là-bas assez souvent, pendant que j'occupais un poste d'enseignant pour les postgraduates, les étudiants en licence. Je donnais des cours d'histoire du cinéma, ainsi que sur le cinéma militant, la théorie du cinéma, ... Un peu de tout dans le domaine du cinéma !

Après mon travail sur le Nicaragua, j'ai choisi de me pencher sur la lutte pour l'exception culturelle en France. C'était une lutte contre les États-Unis à nouveau, même si je ne suis pas contre toutes les choses que les États-Unis font. (Rires). Moi, j'étais cinéphile donc c'était important pour moi de découvrir d'autres cinémas, pas seulement celui des États-Unis, qui ne m'intéressait pas tellement, je me suis plus intéressé à d'autre pays, notamment la France ou encore le Nicaragua, mais aussi les cinémas des pays de l'Est et du Sud-Est comme les cinémas Taïwanais ou Hong-Kongais, etcetera.

J'ai donc travaillé longtemps sur l'exception culturelle, parce que chez nous on n'en connaît rien, et d'ailleurs cette expression n'est pas tout à fait commune, même pour les Français! Pourtant, c'est un thème important, et une lutte très actuelle. C'était nécessaire pour moi de pouvoir expliquer ce phénomène à son ennemi principal, les États-Unis, mais aussi aux autres pays, pour prouver que si l'on veut défendre sa culture, il existe une manière de le faire.

Quelques mots avec Jonathan Buchsbaum...

La France a été un précurseur dans cette lutte à travers la politique européenne qui s'opposait à un modèle culturel visant l'hégémonie étatsunienne.

En tant que personne intéressée par le cinéma militant, j'ai commencé à me demander comment être plus utile, plus militant dans ma vie personnelle. C'est comme ça que j'ai décidé de m'engager en tant que syndicaliste. Je pouvais soutenir concrètement leurs revendications puisque je les comprenais et les partageais. C'est comme ça que j'ai pu me rendre utile. Faisant partie intégrante de la vie universitaire, je saisissais les tenants et aboutissants des obstacles rencontrés par mes pairs.

J'étais engagé auprès d'un syndicat assez progressiste, qui s'opposait notamment à la guerre en Irak, entre autres choses. La question de précarité est partout, et notre université n'y fait pas exception. Plus de la moitié des cours étaient enseignés par des personnes précaires, qui ne touchaient rien et n'avaient pas les mêmes droits que les autres professeurs.

Comment définiriez-vous le cinéma militant et le cinéma social, deux concepts introduits dans la conférence de ce soir ?

Selon moi, le cinéma militant cherche à changer la société, peut-être le gouvernement aussi. Souvent, il est également révolutionnaire. Dans tous les cas, il s'impose comme contestataire, ce qui signifie que le cinéma militant se construit parallèlement à un mouvement social contestataire. Un cinéma social n'est en revanche pas forcément lié à un mouvement, bien qu'il s'engage aussi en faveur des droits humains, ce que je soutiens évidemment. Je soutiens ces deux courants, cependant je m'interroge sur ce que le cinéma social peut réellement accomplir, puisque le discours est par essence éparpillé plutôt que d'être rassemblé dans un mouvement uni.



Jonathan Buchsbaum, Florence Jaugey et Frank Pineda, lors de la conférence « Nicaragua : du cinéma militant au cinéma social », le mardi 17 novembre 2026.

Pour moi, le cinéma révolutionnaire nicaraguayen s'illustre car il marque la fin du mouvement du cinéma militant, qui s'était évertué pendant trente ans à dénoncer les régimes répressifs en Amérique Latine.

Je cherchais à savoir comment les réalisateurs du genre concevaient le travail de soutien à ces mouvements militants.

Le cinéma militant a pris fin en même temps que la chute de la révolution à Nicaragua en 1990. C'était la fin de l'époque du cinéma militant en Amérique Latine, et ailleurs aussi peut-être. Après ça, que faire ? On peut s'orienter vers le cinéma social, bien qu'il soit différent.

En tant que citoyen états-unien, pensez-vous que le cinéma militant peut se mettre en place dans le climat actuel de votre pays ? Que peut-il apporter au discours ?

C'est une bonne question, et très franchement je ne pense pas pouvoir y répondre. Je crois que les changements technologiques, entre autres, ont acté la fin du cinéma militant, reste à savoir vers quel medium s'orien-ter. La génération Z ne se destine pas à réaliser du cinéma militant. Il y en a certains bien sûr, mais il y a tellement de possibilités pour militer, surtout avec les réseaux sociaux. J'en ai entendu parler, mais je n'ai aucune idée de ce que cela veut dire ! (Rires). Le cinéma militant comme je l'ai vu et étudié appartient au passé. C'est du passé. Ce que je me demande maintenant, c'est : que vont faire les gens pour poursuivre les mêmes idées contestataires ? C'est une question difficile.

«Le cinéma militant comme je l'ai vu et étudié appartient au passé»

Pour finir, quels nouveaux projets développez-vous maintenant que vous êtes à la retraite ?

C'était très important pour moi de partir à la retraite avec un projet. Qu'allais-je faire sinon ? J'ai choisi un sujet qui m'intéresse beaucoup, à savoir l'histoire du cinéma d'art et d'essai en France. J'avais déjà travaillé sur le sujet, et j'ai réalisé avec grand étonnement qu'il n'existe pas d'histoire du cinéma d'art et d'essai en français ! Je me suis dit que je pourrais peut-être le faire, et que puisque je serais le premier à l'écrire, les critiques seraient plus tendres ! J'invite les Français à corriger toutes mes fautes, et je peux dire que j'aurais au moins essayé. (Rires).

J'ai donc profité de ce séjour pour échanger avec le directeur du cinéma « Les 400 Coups », ici à Angers. Je m'appuie donc sur des entretiens et des archives, notamment celles de l'Association Fran-çaise des Cinémas d'Art et d'Essai, fondée en 1955. Je devrais commencer la phase de rédaction prochainement.

Propos recueillis par Salomé Cornu

université angers
MSH Ange Guépin Nantes/Angers/Le Mans
Confluences
Recherches pluridisciplinaires en lettres, langues, sciences humaines et sociales